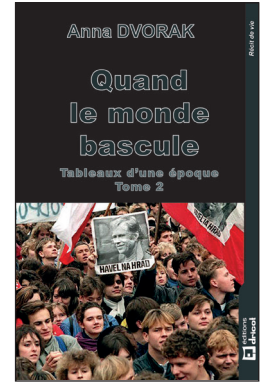




**DVORAK Anna**

# Quand le monde bascule



## Prologue

Le temps en ce début de novembre 1969 fut exécrable. Le vent violent arrachait les dernières feuilles des arbres et balayait le paysage. Les eaux de l'étang à Stekovice, habituellement paisibles, bouillonnaient. Ce n'était pas un temps à mettre un chien dehors et, pourtant, un couple se tenait serré près d'un osier blanc dont le tronc large le protégeait contre la morsure du froid.

Le claquement des portières de voitures s'était tu. Les derniers invités étant partis, les parents du marié s'étaient approchés de la fenêtre et observaient le couple au fond du jardin. Margot poussa un soupir et se tourna vers son mari :

— Ouf, c'est fini. Il ne reste qu'à mettre de l'ordre dans la maison. Est-ce que tu pourras m'aider, Otakar ?

— Quelle idée, tu feras ça demain. Karolina va t'aider, elle n'aura rien à faire, Waldemar reprend son service à la première heure.

— Comme voyage de noces – c'est réussi ! On aurait pu lui donner au moins trois jours.

— Ne fais pas l'idiote, tu sais bien que la situation ne le permet pas. Le service d'abord. Il y a encore des émeutes, surtout parmi des étudiants et dans les usines. Le camarade<sup>1\*</sup> colonel Kaschinski était très clair à ce sujet. Waldemar peut être heureux de s'en sortir aussi facilement. Après ce qu'il a fait et son arrestation, il n'a rien à exiger.<sup>2</sup>

Margot acquiesça, son mari avait raison, Waldo avait commis des erreurs de jeunesse, le Parti le lui avait fait sentir et ses supérieurs aussi. Il devrait tout faire pour regagner la confiance de tous.

Les jeunes mariés au bord de l'étang s'affrontaient aussi, pour d'autres raisons. Waldo avait l'impression d'avoir été piégé par ses parents, par les parents de Karolina et à l'instant, par elle aussi.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit avant ? Depuis quand es-tu enceinte ?

— Depuis un peu plus de deux mois, Waldo. Je n'ai pas voulu te déranger...

1 *Mots suivis de \** : voir notes explicatives de l'auteur en fin de volume.

2 *Pour toutes les allusions au passé, cf.* Trois ans entre espoir et désespoir.

— Me déranger ! Quel euphémisme ! Il ne te suffit pas ce mariage ! Je suis subitement devenu le beau-père d'un gamin de onze ans et un homme marié ! Tu veux encore que je sois aussi père d'un enfant à moi !

— Mais, Waldo, je sais que tu as eu un enfant avec Jana, donc tu es déjà père !

— Je refuse de parler de cette fille, elle ne me l'a pas dit et je ne suis père de personne.

— Pourtant, Marie l'a vue dans la rue, il y a près d'un an. Jana était visiblement enceinte.

— Des conneries ! Et en plus, tu as parlé avec ma sœur, tu sais bien qu'on doit l'éviter à tout prix.

— Bon, bon, ne te fâche pas. Je ne lui ai pas parlé maintenant, mais l'année passée. Elle était dans le même bus que moi, personne ne pourra dire que j'ai recherché sa compagnie. C'est une vieille histoire.

Waldo se retourna vers la maison. Le vent s'était un peu calmé. Les silhouettes des parents n'étaient plus devant la fenêtre, la seule lumière était dans l'entrée. Il se frotta le front. Comment était-il arrivé à ce mariage ? Pourquoi avait-il cédé à la pression des parents ? La parenté avec la famille de Karolina était très souhaitable, son père avait le bras long à la StB\*, mais il n'était pas le seul, il y en avait d'autres, tout aussi bien placés et amis de sa propre famille. Il était inutile désormais d'en reparler. Il venait d'épouser celle qu'il n'aurait jamais demandée en mariage en temps normal. Mais le temps n'était pas normal. Ni dans la vie de tous les jours ni à la caserne. Ils étaient en alerte continue depuis le 21 août 1968 et ses services se succédaient à un rythme infernal. C'était sa punition : pas une minute de liberté. Au moins, on ne pouvait pas l'accuser aujourd'hui de comportement dangereux ou inapproprié. Il n'avait pas le temps et Jana... elle avait disparu au début de l'année. La seule personne qui pouvait savoir quelque chose était sa sœur. Et encore... Après son refus d'obéir au père et son départ précipité, il avait été tenté de la voir en cachette, malgré l'interdiction paternelle. Mais la peur d'être épié ou dénoncé l'avait arrêté. Il ne pouvait pas se permettre un faux pas et revivre le cauchemar de la prison d'il y a un an.

Son père l'aurait certainement renié comme il l'avait fait avec Marie à l'époque. Il avait même exigé qu'elle quitte l'appartement où elle avait habité depuis sa majorité, le logement obtenu avec l'aide du père. La pénurie d'habitation ne touchait pas l'élite du pays. Pour le moment, on ne savait pas où elle se trouvait, à moins de demander à la police de la rechercher – ce que Waldo ne voulait pas faire. Malgré tout, c'était sa sœur. Elle travaillait toujours au bureau du Parti, la place que le père lui avait désignée, il y a longtemps. Il pourrait toujours la retrouver, en cas de besoin.

\*\*\*

Marie se retourna dans son lit, sa main chercha son compagnon – non, il était déjà parti à son travail. Sa place restait tiède, elle s'y coula pour profiter du reste de sa chaleur. Le deux-pièces n'était pas confortable pour un sou, mais il avait un atout appréciable. Le logement se trouvait au centre historique de la ville, dans une vieille maison qui était bien située par rapport au parc Kampa. De la fenêtre, on pouvait descendre directement dans un bosquet et, en longeant les bâtiments voisins, se faufiler à l'abri des regards sous le pont Charles. De là, on avait assez de possibilités pour échapper aux poursuivants. Ce côté pratique compensait la rusticité des lieux. On ne pouvait pas tout avoir, disait-on.

Le froid la fit sortir du lit, il n'était pas question d'allumer le poêle, il ne gelait pas encore. Elle s'habilla en hâte, le vêtement la fit frissonner. Il était temps d'aller faire des courses avant que les magasins ne soient vides. Ensuite, elle devrait se dépêcher d'arriver au bureau. Elle serait en retard, mais qui lui en voudrait ? Personne ne s'en rendrait compte ni ne s'en soucierait. Au début, elle avait cru devoir partir et s'attendait à être licenciée, rien de tel n'arriva : le courroux de son père n'allait pas jusqu'à ce point. Heureusement, car cette place au sein du Parti lui permettait d'avertir ses amis. Elle avait déjà sauvé la peau de plusieurs personnes. Marie soupçonnait que cette même place permettait de mieux la surveiller – et elle ne se trompait pas.

La journée passa, morose, entre deux lettres à écrire et quelques rangements, il n'y avait rien d'urgent à faire. Le téléphone restait muet. La presse était tout aussi ennuyeuse. Le plan quinquennal était bien suivi, tout était beau dans le paradis des travailleurs.

Marie passa son après-midi à courir les magasins à la recherche d'une paire de bas convenable ou d'une paire de bottes pour l'hiver. C'était peine perdue, elle le savait d'avance. En rentrant, une collègue lui tendit une carte postale colorée :

— Tu as du courrier, Marie. Fais attention, tu sais bien que c'est interdit.

— Merci, Johana. Je me demande qui m'écrit ici. Je n'ai donné cette adresse à personne, à part mes parents..., je ne vois pas qui sait où je travaille.

Marie s'assit à son bureau et regarda la carte. Il y avait l'image d'un fleuve avec un navire tout au fond et, sur le devant, on voyait les feuilles colorées d'un arbre. C'était joli. Elle retourna la carte – il n'y avait qu'un nom : « Saint-Laurent ». Elle était envoyée à son ancienne adresse, donc, quelqu'un l'avait déposée ici ce matin. Marie avait donné sa nouvelle adresse uniquement à son amie Miléna. En lisant le texte, Marie tressaillit. La carte était signée par Graziella, Jana et Milan. Un simple bonjour de vacances, sans mentionner le lieu ; par contre, le timbre était tchèque et le cachet de la poste indiquait Brno. La date de la poste était vieille de six mois. Qui l'avait apportée ? Et comment était-ce possible qu'elle soit expédiée de Brno ? Graziella habitait à Londres depuis un an, sa fille Jana était partie au Canada en janvier et Milan avait disparu au printemps. D'après la carte, il se trouvait avec Jana. C'était une bonne chose. Mais le mystère subsistait : qui l'avait envoyée de Brno, une ville du sud de Moravie ? La sonnerie du téléphone l'obligea à décrocher le combiné.

— Allô ! Maman ? Est-ce toi ? Pourquoi me téléphones-tu ?

Marie n'en crut pas ses oreilles. Sa mère lui téléphonait malgré l'interdiction du père. Quelqu'un était-il malade ?

Margot arrêta ses questions :

— Je n'ai pas beaucoup de temps, il y a du monde devant la cabine. Waldo se marie la semaine prochaine – avec Karolina. Tu n'es pas invitée, mais je pensais que tu devrais le savoir. As-tu reçu la carte ? Une de tes anciennes voisines me l'a apportée, il n'y a pas longtemps. Je te préviens que ton père t'interdit toute communication avec ces gens-là ! Ne désobéis pas !

— Je ne sais même pas où ils habitent ! Félicite Waldo de ma part !

Marie voulut continuer, mais sa mère avait déjà raccroché. Sa crainte du père devait être pro-

fondément ancrée en elle, parce que, même ce coup de fil, elle n'osait pas le donner de la maison, suite à l'interdiction parentale.

Le soir même, au retour de Gregor, Marie lui montra la carte. Le jeune homme trouva dans un atlas le fleuve du Saint-Laurent et le lui montra. Donc, il n'y avait pas de doutes, Jana et Milan étaient bien tous les deux au Canada, probablement avec Graziella. Il trouva aussi une explication pour l'expédition de Brno. Quelqu'un devait l'avoir donnée à une personne qui passait par là – ainsi la carte échappait à la douane et à la censure.

Ce soir-là, Marie se coucha satisfaite. Son amie était à l'abri, définitivement. Un jour, elles se reverraient, elle en était persuadée. Puis elle pensa à son frère. Malgré leur différend politique et tout ce qu'ils pouvaient se reprocher mutuellement, il était son grand frère, ami de son enfance, compagnon de ses jeux, et son premier confident. Ensuite, il était devenu différent, plus dépendant du Parti, avec son ambition démesurée, profitant des opportunités qu'elle-même désapprouvait. Marie l'avait longtemps excusé, jusqu'au jour où il avait définitivement tourné le dos au renouveau, taxant sa relation avec Jana de folie de jeunesse. Encore aujourd'hui, Marie ne le comprenait pas. Il serait intéressant d'en parler avec Miléna – cela lui fit penser à lui rendre visite prochainement.

\*\*\*

Miléna était devant le miroir, essayant de se faire un chignon présentable. Marie rit et souligna :

— Tu devrais faire un saut au Canada pour que Jana puisse te coiffer.

— Elle me manque, tu sais. Tu te laisses aussi désirer, je me sens seule. Ma sœur est loin et mariée.

— Tu as tes parents, Miléna...

— Oui, tu as raison, mais ce n'est pas la même chose, je ne peux pas tout leur dire, ils seraient horrifiés...

— Je comprends... As-tu des nouvelles de quelqu'un ?

— Mais oui, c'est vrai, tu n'es plus venue me voir depuis bien longtemps. J'ai reçu une carte de Jana...

Miléna la sortit du tiroir avec une petite liasse de lettres et cartes postales.

— Tu peux tout lire, si tu veux.

Marie regarda les enveloppes et constata que toute cette correspondance partait de Brno.

— J'ai reçu une carte identique, à mon ancienne adresse, elle était expédiée de Brno, comment cela se fait-il ?

— Oh ! C'est simple. Le mari de Blanka a une sœur mariée à Brno. Ils se voient souvent, alors l'un ou l'autre prend le courrier arrivé en Allemagne et nous l'expédie de Brno, tu comprends ?

— Alors le mystère est résolu, je me suis tracassée pour rien. Seulement, la carte de Jana m'est parvenue tout récemment.

— Zut ! C'est ma faute. J'ai oublié de donner ta nouvelle adresse à Karl.

— Non, non, c'est très bien. J'aime autant qu'on envoie mon courrier chez toi, personne ne devrait savoir où j'habite maintenant. Même ma mère ne connaît pas mon adresse.

— Tu la vois, parfois ?

— Non, mais je pense qu'elle ne tardera pas à désobéir au père, elle m'a téléphoné, c'est déjà ça.

— Tu verras, ça s'arrangera entre vous.

— N'y compte pas trop. Waldo s'est marié au début du mois, je n'ai pas été invitée. Père est intransigent.

— Et Waldo ? Vous étiez très proches dans le temps.

— Il a épousé Karolina, elle est dans le renseignement, si tu ne le savais pas, je te le dis. Méfie-toi, si jamais tu les vois.

— Tu as bien fait de me le dire. J'ai vu Waldo, il n'y a pas si longtemps, il était avec des officiers au bar, mais je ne lui ai pas parlé. De toute façon, je ne lui raconte jamais rien.

Marie se sentit rassurée et quitta son amie, le cœur léger.

